



Grupo de Investigación  
**Historia Militar**



# Août 1914 : les batailles de Charleroi et de Mons, analyse comparative de deux épisodes clés de la Bataille des Frontières

Par Pierre Muller et Ben Schraeverus, historiens au War Heritage Institute.

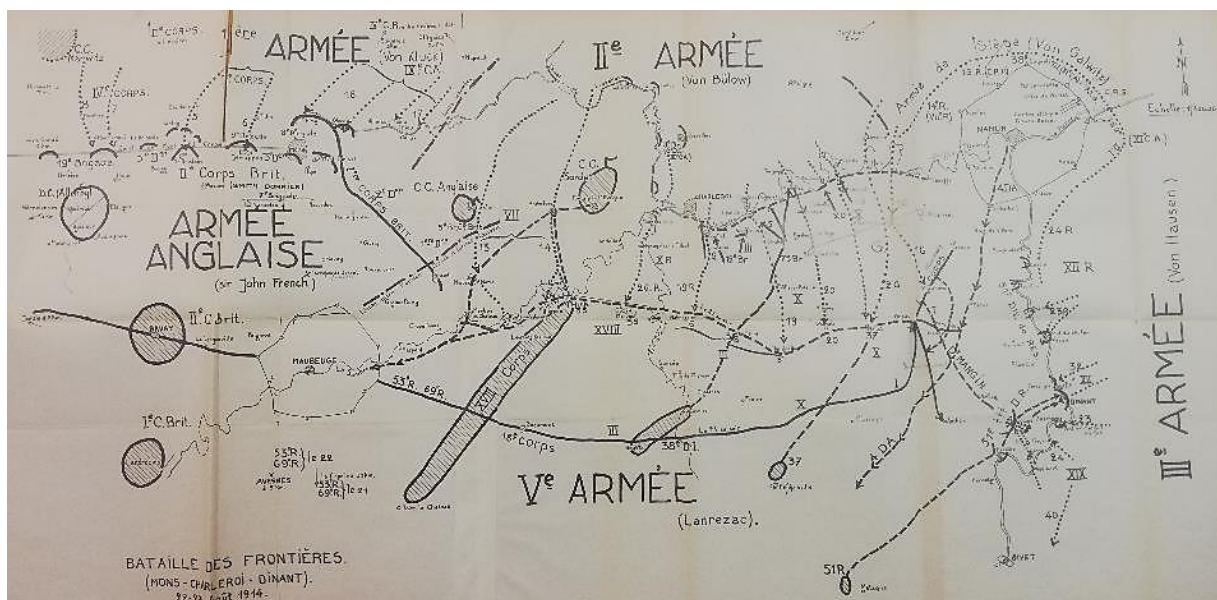


Figure 1. Carte de la Bataille des Frontières. © War Heritage Institute, Musée royal de l'Armée, Centre de Documentation, Bruxelles, Les campagnes de l'Armée belge dans la Guerre 1914-1918, Atlas, AL14-V-1 LZ.

## 1. Aux origines d'une guerre mondiale : « Un état indépendant et perpétuellement neutre »

### a. Situation géopolitique

La Belgique est un jeune état. Entre août et octobre 1830, la population, majoritairement catholique, se révolte contre le Royaume des Pays-Bas, majoritairement protestant. Le roi des Pays-Bas, Guillaume d'Orange, ambitionne de récupérer ses territoires perdus et envahit la Belgique. La France intervient en soutien du petit royaume. Le 21 juillet 1831, le roi des Belges, Léopold I<sup>er</sup>, prête serment. La guerre belgo-néerlandaise se poursuit, avec notamment le siège de la Citadelle d'Anvers, entre novembre et décembre 1832. Finalement, la Conférence de Londres en 1833 jette les bases de la paix, les Pays-Bas reconnaissent la souveraineté de l'état belge en 1839, lors du traité des XXIV articles, qui est entériné durant une nouvelle conférence à Londres en 1867. La Belgique est définie comme étant un état perpétuellement neutre, protégée par des garants, à savoir le Royaume-Uni, l'Empire autrichien, la France, la Prusse et l'Empire russe<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> MAURY, J.-P., *Traité de Londres, 1831. Traité pour la séparation définitive de la Belgique d'avec la Hollande*, s. l., 2008, WEISS, A., *La violation de la neutralité belge et luxembourgeoise par l'Allemagne*, dans

Lorsque l'Europe s'embrase durant l'été 1914 et que l'Allemagne envahit la Belgique le 4 août, le jeu des alliances pour préserver la souveraineté belge plonge le Vieux Continent dans une longue et douloureuse guerre.



Figure 2. Uniformes de révolutionnaires belges. © WHI, MRA, Bruxelles, salle « hollandaise », Ben Schraeverus.

### **b. La situation de l'armée belge à la veille de la guerre**

Au début du XX<sup>e</sup> siècle, la Belgique n'a pas un poids militaire important. En effet, à l'inverse de ses puissants voisins, le pays ne possède pas de réelle tradition militaire et les rares affrontements auxquels son armée a pris part au cours du XIX<sup>e</sup> siècle (contre les Pays-Bas notamment) ne se sont pas soldés sur des victoires éclatantes. Quelques Belges ont acquis une expérience du combat lors d'expéditions au Mexique, en Afrique, ou encore lors des guerres d'unifications italiennes, mais, globalement, les soldats, ainsi que les officiers et sous-officiers ont peu d'expérience du champ de bataille. De plus, la neutralité imposée au pays a pour conséquence une certaine réticence du monde politique vis-à-vis d'un effort militaire astreignant. D'ailleurs, ce n'est qu'en 1913 que le service militaire devient obligatoire pour tous les jeunes hommes.

En août 1914, l'armée belge compte environ 207.000 hommes. Elle est assez hétéroclite ; les miliciens de différentes classes d'âge fréquentant des militaires d'active, Flamands, Bruxellois et Wallons, de langues différentes, évoluant au sein d'une armée francophone<sup>2</sup>. Avant-guerre, l'impossibilité de se porter trop ouvertement vers l'Est (c'est-à-

---

*Études et documents sur la Guerre*, Paris, 1915, p. 1-30, WELSCHINGER, H., *La Neutralité belge*, dans *Revue des Deux Mondes*, s. l., 1914.

<sup>2</sup> WANTY E., *Le milieu militaire belge de 1914 à nos jours. Tome 1*, Bruxelles, Musée Royal de l'Armée et d'histoire militaire, 1989, p. 4.

dire vers l'Allemagne) ou le Sud (vers la France), ainsi que les querelles entre militaires et politiques empêchent la mise au point d'un plan de défense précis.

Les principales lignes de défenses du pays sont les forts de Liège, face à l'Allemagne, de Namur, face à la France, et le réduit national d'Anvers, face aux Pays-Bas. Construits au XIX<sup>e</sup> siècle sous la houlette du général Brialmont, ces forts sont obsolètes face à l'artillerie allemande de 1914. Le béton, de mauvaise qualité, prévu pour résister aux obus de 120 mm, n'offre qu'une résistance médiocre face aux obus de gros calibre, comme le 210. Cela aura des conséquences tragiques, comme les explosions des poudrières des forts de Loncin et de Chaudfontaine, qui provoquent la mort de plusieurs centaines de soldats.

Au niveau matériel, les troupes belges portent encore des uniformes chamarrés du XIX<sup>e</sup> siècle, donnant aux soldats belges une allure désuète. L'armement, quant à lui, mêle moderne et obsolète. L'artillerie de campagne dispose de 348 bouches à feu, dont 12 obusiers, alors que l'artillerie de forteresse dispose de 1.980 pièces, dont beaucoup sont démodées<sup>3</sup>. Dans les inventaires figurent également 120 mitrailleuses et 22 avions de la « compagnie des aviateurs ». Quelques automobiles, parfois réquisitionnées, sont également utilisées. Certaines, de marque Minerva seront blindées et utilisées avec succès contre les troupes allemandes.

Malgré des pronostics peu encourageants, la petite armée tient le choc porté par l'armée allemande qui entre sur le territoire le 4 août 1914. Les troupes belges se battent à Liège et dans ses environs du 4 au 16 août et du 8 au 19 sur la Gette et le Démer. Elles infligent même quelques revers aux troupes allemandes, comme à Haelen, le 12 août. Alors que les batailles de Charleroi et de Mons ont lieu, l'armée belge se défend dans la région de Namur et à Anvers.

### c. La préparation des belligérants : effectifs et équipements



Figure 3. Les matériels des différents belligérants présentés aux Musée royal de l'Armée, à Bruxelles. © WHI, Ben Schraeverus.

<sup>3</sup> LOTHAIRE R., *L'artillerie légère de campagne belge de 1900 à 1940. Tome 1*, Verviers, Éditions du Patrimoine militaire asbl, 2011, p. 52.

## L'Allemagne

En cet été 1914, l'empire allemand est, comme d'autres pays européens, pris dans l'engrenage diplomatique menant à la guerre. En guerre depuis le 3 août avec la France, le Kaiser entend porter le premier coup en appliquant le plan Schlieffen, qui vise à traverser la Belgique pour attaquer la France. En théorie, il dispose des moyens de ses ambitions.

À cette période, l'armée allemande, toujours auréolée de la victoire de 1870, est indéniablement l'une des plus puissantes d'Europe, avec plus de 5 millions d'hommes mobilisables. À la quantité s'ajoute la qualité, puisque l'homme allemand est en contact avec l'armée de l'âge de 17 ans à 39 ans. Les soldats, ainsi que leurs cadres, sont certainement mieux préparés à la guerre qui s'annonce que leurs adversaires. Les officiers disposent des procédures de conduite des troupes au combat les plus performantes au monde, notamment via un entraînement poussé aux manœuvres d'enveloppement et au combat interarmes. D'ailleurs, depuis 1899, dans l'armée impériale, l'artillerie est intégrée aux divisions d'infanterie, permettant une mise en place réelle de cette tactique. En outre, ils sont encouragés à faire preuve d'initiative afin de mener à bien les missions qui leur sont confiées (*Auftragstaktik*).

L'excellence de leur formation n'empêche pas le corps des officiers d'être divisé entre deux tactiques d'assaut différentes issues des expériences de la guerre des Boers et de la guerre russo-japonaise. La première suggère que la dispersion des fantassins réduit les pertes, mais rend le commandement et le contrôle des troupes difficile, engendrant de plus lourdes pertes à long terme. La seconde, basée sur l'expérience russo-japonaise, suggère que des troupes évoluant en ordre serré ont plus de pertes, mais demeurent sous le contrôle des officiers, gardant ainsi leur cohésion et capacité de manœuvre. Nous le verrons, cette tactique sera toujours appliquée en 1914, avec des effets dramatiques.

Au niveau de l'équipement, les Allemands ont déjà adopté la tunique *Feldgrau*, pratique et relativement discrète malgré ses parements rouges. Ils disposent aussi d'un casque en cuir bouilli, inefficace contre les balles, mais offrant une protection générale supérieure à celle de la casquette. Pour ce qui est de l'armement, l'armée allemande dispose d'une puissance de feu importante pour l'époque. Au niveau individuel, le fusil employé est généralement le Mauser 98, une arme fiable dont une version améliorée servira lors de la Seconde Guerre mondiale<sup>4</sup>. Au niveau collectif, la mitrailleuse Maxim (*Maschinengewehr 08*) est disponible. L'artillerie, quant à elle, est majoritairement composée de canons de campagne de 77mm, inférieurs au 75mm français, mais aussi d'obusiers légers de 10,5 cm n'ayant pas réellement d'équivalent dans le camp adverse, sauf chez les Britanniques. À cela s'ajoute quatre batteries d'obusiers de 15 cm par corps d'active, ainsi que des obusiers et mortiers lourds de calibre allant jusqu'à 42 cm. C'est donc une armée allemande bien préparée et équipée qui entre en guerre en ce mois d'août 1914.

---

<sup>4</sup> Sous le nom de *Mauser Karabiner 98 kurz*.

La république peut compter sur un réservoir de 3.600.000 hommes mobilisables. Depuis la révolution française, ce sont des « citoyens-soldats », présents en métropole, tandis que d'autres sont répartis dans l'immense empire colonial. Hélas, l'armée investit peu dans l'entraînement de ses recrues, on croit surtout à la vertu guerrière du soldat français. Les sous-officiers ne bénéficient pas de perspective d'avancement au sein de l'armée. En outre, les militaires manquent d'instruction. L'armée est surtout utilisée comme force de police et n'envisage que très peu, voire pas du tout, de coopération interarmes. La pensée militaire est erratique : vingt plans de guerre différents sont échafaudés entre 1875 et 1913 (le dernier étant le plan 17). Au fur et à mesure de leur conception, ils en arrivent à décider de concentrer les forces françaises sur la frontière, leur objectif étant de mener des attaques en Alsace et en Lorraine, selon la doctrine de « l'offensive à outrance », portée par Foch et Grandmaison et influencée par la défaite de 1870. Cette doctrine se limite au plan tactique et envisage d'attaquer « partout où l'on peut ». Le corps à corps avec l'adversaire est aussi recherché<sup>5</sup>, l'armée française conservant le souvenir des guerres napoléoniennes.

Lorsque la France aborde la guerre, elle possède des uniformes et équipements consacrant la « gloire et la tradition » : une lourde capote « gris de fer bleuté » de 1877 et un pantalon garance, qui existe depuis 1829 ! Ce pantalon correspond à l'idée que les Français se font de l'armée, c'est-à-dire qu'on « ne fait pas la guerre en se cachant ». Il y a une volonté latente de venger la défaite de Sedan face à la Prusse avec la même tenue qu'en 1870. En réalité, quelques essais de nouvelles tenues sont réalisés dans des coloris moins voyants gris-bleu (1902) et beige-bleu (1906), mais sans parvenir à s'imposer. Un peu plus tard, les tenues verdâtres dites « Reseda », testées en 1911, sont vilipendées par la presse et la population. Il est vrai qu'elles ressemblent à la tenue allemande. Un essai d'uniforme camouflé dit « Léopard », créé par le peintre lorrain Louis Guingot (qui se base sur ... son caméléon !) à la fin de l'année 1914 est renvoyé par l'armée chez l'artiste sans plus d'intérêt. L'armée aborde la guerre avec ses uniformes du XIX<sup>e</sup> siècle : « *Le pantalon rouge, c'est la France !* » (du ministre de la Guerre Messimy) et ce n'est qu'en 1915, que la tenue bleu-horizon est distribuée au gros de la troupe (les soldats de l'Armée d'Afrique sont équipés de matériel kaki/moutarde).

L'armement français est constitué du fusil Lebel, simple, efficace et robuste, mais dont la cadence de tir est plus faible que le Mauser 98 allemand (14 coups par minute contre 22). Sa balle, d'un calibre de 8 mm, possède une portée pratique de 800 m, mais peut toucher un homme debout jusqu'à 3km ! Les mitrailleuses françaises sont équivalentes aux modèles allemands. En ce qui concerne l'artillerie, elle bénéficie de l'excellent canon de 75 mm sans recul doté d'une cadence de tir de 20 coups par minute. Néanmoins, aucune pièce lourde n'est prévue.

---

<sup>5</sup> LAGRANGE, F., *Le culte de l'offensive : logique et paradoxes des penseurs militaires français d'avant 1914*, dans *1904-1914, de la guerre pensée à la guerre sur le terrain. Techniques, tactiques, pratiques*, Paris, Cahiers d'études et de recherches du Musée de l'armée, n° 5, 2004, p. 117.



## *La Grande-Bretagne*

En Août 1914, l'armée britannique compte environ 250.000 hommes, dont 137.000 sont casernés en Grande-Bretagne. L'armée territoriale (*Territorial Force*) compte 14 divisions de cavalerie et 14 divisions d'infanterie, supportées par leur propre artillerie. Les soldats et officiers qui composent ces troupes permanentes sont bien entraînés. Avant-guerre, les manœuvres et exercices mettent l'accent sur les types d'affrontements vus comme étant les plus probables : les petits conflits coloniaux, ou une guerre de mouvement rapide en Europe. Beaucoup d'officiers et de soldats jouissent également de l'expérience des guerres coloniales en Inde ou en Afrique.

La *British Expeditionary Force* a été créée par le secrétaire d'État à la Guerre britannique Richard Haldane après la seconde guerre des Boers afin que le Royaume-Uni puisse, en cas de nécessité, déployer rapidement une force de la *British Army* dans une guerre outre-mer. En 1914, la BEF compte six divisions d'infanterie réparties dans deux corps : le Ier commandé par Douglas Haig, et le IIe, commandé par Smith-Dorrien. La BEF dispose également d'une division de cavalerie (alors commandée par Edmund Allenby). Les réservistes occupent une place importante dans la BEF. Ainsi, le 4<sup>e</sup> bataillon des Royal Fusiliers compte 735 réservistes sur 983 soldats.

L'armée britannique a su tirer des leçons de la guerre des Boers. En découle l'adoption d'un équipement moderne pour l'époque. Au niveau de l'habillement, le soldat dispose d'une vareuse en laine de teinte beige qui offre un bon niveau de camouflage, mais est très inconfortable par fortes chaleurs. Quant à la casquette, bien que moins protectrice que le *Pickelhaube* allemand, elle est plus confortable que celui-ci. Le brêlage en web assure quant à lui une bonne répartition du poids des cartouchières, de la pelle, de la gourde, du bidon et de la baïonnette, qui sont plus aisément manipulables.

Pour ce qui est de l'armement individuel, le *Short Magazine Lee-Enfield MK III* est une bonne arme, plus compacte que le Mauser allemand et le Lebel français. Il est rechargé via des lames-chargeur comme le Mauser. Avec un bon drill, le fantassin britannique peut tirer 15 coups à la minute, voire plus<sup>6</sup>. La mitrailleuse, déjà utilisée lors des campagnes coloniales, notamment lors de la bataille d'Ondurman, est bien présente dans les rangs de la BEF, à raison de deux armes par bataillon. Il s'agit de la mitrailleuse Vickers, adoptée en 1912. Ses performances sont comparables à la Maxim allemande, tout en étant plus légère (38 kg contre 64)<sup>7</sup>. Concernant l'artillerie, le canon de campagne de 18-pdr (84mm) ne possède pas la cadence de tir du 75 mm français. Cependant, il peut tirer des projectiles plus lourds (8,6 kg) que les canons de campagnes français et allemands qui utilisent des munitions de 7,2 et 6,8 kg. Il est né de l'expérience de la Guerre des Boers où l'obsolescence de l'artillerie britannique

---

<sup>6</sup> Des primes étaient prévues pour motiver les soldats.

<sup>7</sup> GUDMUNDSSON B., *The British Expeditionary Force 1914-1915*, Oxford, Osprey Publishing, 2005, p. 74.

avait été constatée<sup>8</sup>. L'obusier de 4,5 inches (114 mm), adopté en 1910, expédie également des obus plus puissants que ses homologues allemands de 10,5 cm (17,5 contre 15,7kg)<sup>9</sup>.

À l'image d'une armée britannique ayant tiré des leçons de ses déboires de la guerre des Boers, la BEF est donc un corps cohérent, discipliné, efficace, relativement expérimenté et à même de subir un choc face à un adversaire doté d'une puissance de feu importante.

## 2. Les plans de guerre

### a. *L'Allemagne et le plan Schlieffen-Moltke*

Le plan Schlieffen-Moltke est mis sur pied afin de répondre à l'alliance franco-russe de 1898. Il prévoit que les forces allemandes effectuent une manœuvre enveloppante via la Belgique neutre, destinée à éviter l'axe Belfort-Épinal-Toul-Verdun, fortement défendu par l'armée française, ainsi que les Alpes et la Suisse. Ce mouvement doit pouvoir prendre au piège les Alliés afin de les vaincre dans une bataille décisive. L'objectif en 1914 est de vaincre rapidement la France, pour envoyer le gros de la troupe en Russie avant que cette dernière n'ait pu mobiliser ses hommes et conclure rapidement la guerre. Le plan allemand repose sur un *Denkschrift* du général Alfred von Schlieffen<sup>10</sup>, datant de 1905, qui a été appliqué sous une forme modifiée par le général Helmuth von Moltke<sup>11</sup>. Ce dernier adapte le plan de 1906 à 1913 pour accoucher de l'*Aufmarschplan 1914*. Si Moltke adhère aux idées de base de Schlieffen, il doute que les Français restent sur la défensive. Il n'écarte pas l'idée d'une guerre longue et abandonne la traversée des Pays-Bas, neutres. Il vise une occupation rapide des forts de Liège et du réseau ferré pour envoyer les troupes sur le deuxième front rapidement. Un long débat (1999-2014) entre Terence Holmes et Terence Zuber a animé le champ d'étude du plan Schlieffen<sup>12</sup>, mais l'historiographie militaire retient l'origine commune Schlieffen/Moltke du plan allemand<sup>13</sup>.

### b. *La France et le plan XVII*

Ce plan de guerre est conçu en 1913 et applicable à partir du 15 avril 1914. Il est mis en œuvre au déclenchement de la Première Guerre mondiale, le 2 août. Son nom indique qu'il s'agit du 17<sup>e</sup> plan pensé par l'état-major français depuis la fin de la guerre franco-allemande de 1870. Si les premiers plans de guerre sont portés sur la défensive, les suivants deviennent

---

<sup>8</sup> HUTCHISON D., *Mons. An Artillery Battle*, Warwick, Helion & Compagny, 2018, p. 14.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 17.

<sup>10</sup> Chef du grand état-major général de l'armée allemande de 1891 à 1905. Si Schlieffen utilise un modèle pour le plan de 1905, c'est la bataille de Leuthen qui eut lieu durant la guerre de Sept Ans, le 5 décembre 1757. Elle oppose la Prusse de Frédéric II et le Saint-Empire.

<sup>11</sup> Dit « Moltke le Jeune », neveu de Moltke l'Ancien, génial stratège prussien, artisan militaire de l'unification allemande. HERRE, F., *Moltke. Der Mann und sein Jahrhundert*, Stuttgart, 1984.

<sup>12</sup> ZUBER, T., *The Schlieffen Plan Debate 1999-2014*, <https://terencezuber.com/schlieffendebate.php> (consulté le 10/01/2024). La thèse de Terence Zuber, soutient qu'il n'existe pas de plan Schlieffen à la base des opérations de l'armée allemande à l'ouest en 1914.

<sup>13</sup> Par exemple : BUCHOLZ, A., *Moltke, Schlieffen, and Prussian War Planning*, Providence, 1991, p. 208-210 ; KEEGAN, J., *The First World War*, Londres, 2015, p. 34 ; MOMBAUER, A., *Helmuth von Moltke and the Origins of the First World War*, Cambridge, 2001, VAN CREVELD, M., *Supplying War: Logistics from Wallenstein to Patton*, Cambridge, 1977, p. 114.



de plus en plus offensifs. Le plan XVII vise à la mobilisation et la concentration des forces françaises sur un endroit défini. En premier lieu, le plan envisage une augmentation massive des effectifs (c'est la mobilisation, grâce aux réservistes), puis le transport par chemin de fer des troupes (la concentration). Les unités frontalières se mettent en couverture afin de protéger la concentration des forces. Le gros des troupes doit alors être envoyé le long des frontières franco-belge et franco-allemande (sur l'axe Givet-Belfort, ce qui ne protège pas la partie nord-ouest de la frontière belge). Au total, cinq armées françaises, dont une quatrième en réserve, s'étalent de la frontière suisse à Maubeuge. Le plan est mis en œuvre sous les ordres du commandant en chef français, le général Joffre. Il prévoit trois grandes offensives ; en Haute-Alsace, en Lorraine et dans l'Ardenne belge. Malheureusement, la pensée française est erratique : cinq règlements de manœuvre de l'infanterie sont rédigés entre 1875 et 1914, ils sont composés d'un total de 2 300 pages, contre 900 chez les Allemands pour la même période. Ce n'est qu'en 1911 que la doctrine est uniformisée, mais cela est trop tardif pour être efficace<sup>14</sup>. La doctrine française est tirée des leçons historiques, notamment de la guerre franco-prussienne (pour Bonnal et Foch), ou du raisonnement (pour Grandmaison) : contrairement à l'Allemagne, la percée est préférée à l'enveloppement. Le combat est trop centralisé et dépend excessivement du chef qui doit prendre des décisions tel un joueur d'échec. Ses ordres prennent bien trop de temps pour arriver sur le terrain, il est dès lors presque impossible d'exploiter les occasions qui se présentent, d'autant que les soldats manquent d'instruction.

### c. *La Grande-Bretagne, la BEF et le Continental Commitment*

L'Entente cordiale, signée en 1904 entre la France et la Grande-Bretagne marque un rapprochement entre les deux pays, notamment en ce qui concerne leur politique coloniale, mais n'oblige pas les Britanniques à s'engager sur le continent européen en cas de conflit<sup>15</sup>. Cet accord intervient dans un contexte où un vent de francophilie souffle sur les élites britanniques, à commencer par la cour de Londres. Dans ce cadre, le général Henry Wilson, directeur des opérations militaires au *War Office*, lui-même francophile et polyglotte<sup>16</sup> prépare un plan d'intervention sur le continent. En juillet 1911, il mène des entretiens secrets avec le général Dubail (chef d'état-major de l'armée française) et Adolphe Messimy (le ministre de la Guerre français) durant lesquels il évoque une intervention sur le continent. Suite à la crise d'Agadir, qui secoue le monde diplomatique européen entre avril et novembre 1911, Wilson propose au *Committee of Imperial Defence* un plan de déploiement d'une BEF en France, afin de soutenir l'aile gauche de l'armée française face à l'aile droite allemande. Les vues de Wilson ne font cependant pas l'unanimité au sein du gouvernement britannique, qui envisage davantage une guerre navale.

---

<sup>14</sup> Le règlement de 1875 est innovant, il rompt avec l'ancienne façon de faire la guerre : progression par bonds, en ordre dispersé, etc. mais il ne s'impose pas. Il est suivi du règlement de 1904, puis 1914. Le règlement d'avril de la même année est tactiquement valable car il préconise les formations souples, les « bonds », l'adaptation au terrain, l'initiative à tous les degrés. Il ne change cependant pas les choses au sein de l'armée française car il arrive trop tard, et ne tient pas compte des récentes évolutions techniques. COLSON, B., 2012-2013, p. 84-85.

<sup>15</sup> Texte disponible sur <https://mjp.univ-perp.fr/traites/1904entente.htm>,

<sup>16</sup> HEATHCOTE A., *The British field marshals, 1763-1997 : a biographical dictionary*, Barnsley, South Yorkshire, Leo Cooper, 1999, p. 304.

Le 28 juillet 1914, l'armée britannique est prévenue qu'une guerre est possible et imminente. Le 4 août, suite à l'attaque de la Belgique, les réservistes sont rappelés, alors que le 5, l'envoi de la BEF est décidé. La décision d'envoyer la BEF en France, prise le 5 août 1914, est donc perçue comme une aide ponctuelle des Britanniques à leurs alliés français. Le peu d'effectifs engagés (six divisions d'infanterie, une de cavalerie), plaide en ce sens. Les unités sont envoyées vers Southampton ou les ports d'Irlande pour rejoindre la France et les ports du Havre, de Rouen et de Boulogne<sup>17</sup>. Les ravitaillements demandés pour ces troupes partent de Avonmouth, Newhaven et Liverpool<sup>18</sup>. Les unités se regroupent dans une zone située à 10 milles de la frontière franco-belge, sur le flanc gauche des armées françaises, comme cela avait été décidé dans les accords Franco-britanniques d'avant-guerre<sup>19</sup>.

### 3. Les forces en présence à la veille des batailles de Charleroi et de Mons

Alors qu'elles traversent la Belgique et combattent l'armée du royaume depuis le 4 août, les 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> armées allemandes, respectivement commandées par Karl von Büllow et Max von Hausen, vont également affronter la 5<sup>e</sup> armée française de Charles Lanrezac et la BEF de John French dans la province du Hainaut, à partir du 21 août.



Figure 4. Composition de la 2<sup>e</sup> armée allemande, qui va affronter la 5<sup>e</sup> armée française.

La 2<sup>e</sup> armée allemande est exténuée par 17 jours de combat, néanmoins, son moral reste bon et ses soldats sont aguerris.

<sup>17</sup> HUTCHISON, D., *op. cit.*, p. 31.

<sup>18</sup> EDMONDS J., *Military Operations France and Belgium, 1914: Vol. 1, Mons, the Retreat to the Seine, the Marne and the Aisne, August-October 1914*, Londres, Macmillan & Co., p. 31-32.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 36.



Figure 5. Composition de la 5<sup>e</sup> armée française.

La 5<sup>e</sup> armée française regroupe des troupes coloniales du 18<sup>e</sup> corps d'armée. Les 37<sup>e</sup> et 38<sup>e</sup> divisions sont composées de régiments de zouaves et de tirailleurs, ainsi que des chasseurs d'Afrique (Marocains, Algériens, Tunisiens), bénéficiant d'une bonne formation. Le 2<sup>e</sup> corps d'armée (constitutif de la 5<sup>e</sup> armée) est engagé en Gaume (Virton) le 22 août. Le général Philippe Pétain commande la 6<sup>e</sup> division d'infanterie.



Figure 6. Composition de la BEF.

## La bataille de Charleroi :

Le 15 août, la 3<sup>e</sup> armée allemande attaque la ville de Dinant<sup>20</sup>. Le général Lanrezac insiste auprès de Joffre pour faire avancer la 5<sup>e</sup> armée française sur Namur. Il l'accepte le soir du 15 août car la ville est un nœud routier et ferroviaire important. Au même moment, en Alsace, les Français repoussent les Allemands mais ils échouent en Lorraine. Les affrontements sont donc initialement mitigés. Le 16 août les premiers soldats français entrent dans Charleroi. Ils sont accueillis favorablement par la population, qui déplore parfois l'état d'ébriété de quelques troupiers, mais ils ne restent pas dans la ville.

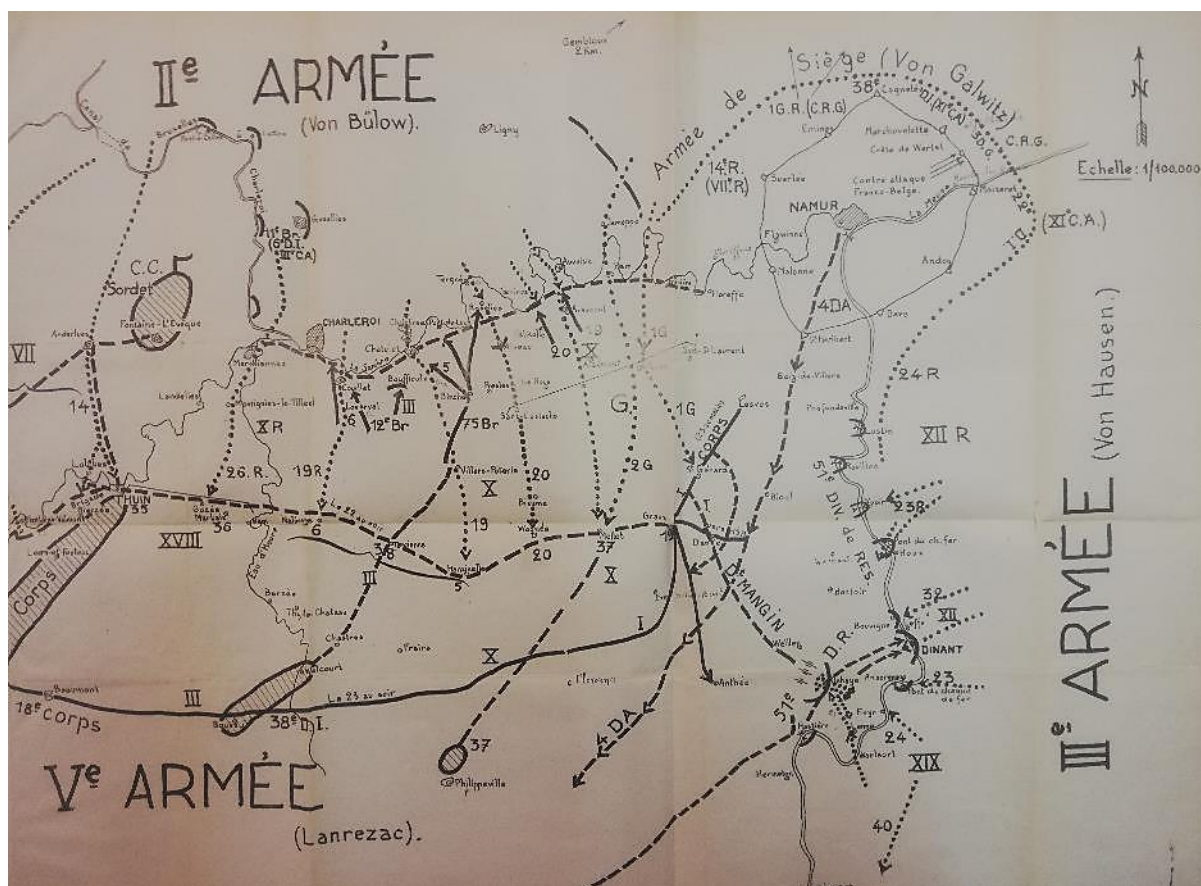


Figure 7. Carte de la Bataille des Frontières. © WHI, MRA, CDoc, Bruxelles, Les campagnes de l'Armée belge dans la Guerre 1914-1918, Atlas, AL14-V-1 LZ.

Le 21 août, Joffre imagine que Lanrezac, appuyé sur sa gauche par la BEF, pourrait se lier aux Belges à Namur et repousser ainsi les Allemands. Mais Lanrezac constate que beaucoup de forces allemandes se trouvent devant lui et il préfère rester sur la défensive sur la rive droite de la Sambre. Son positionnement sur le cours d'eau doit lui permettre de mener des actions offensives contre la 2<sup>e</sup> armée allemande. Lanrezac répartit ses forces sur les villes de Tamines, Auvélais et Arsimont. Les deux armées n'imaginent pas être aussi importantes en termes d'effectifs. L'artillerie allemande pilonne les troupes françaises, encaquées dans une cuvette. À Charleroi, l'attaque est contenue mais pas à Auvélais et Pont-de-Loup. Avec l'action

<sup>20</sup> Le lieutenant Charles de Gaulle, du 33<sup>e</sup> régiment d'infanterie, y est blessé.



de l'artillerie, l'attaque allemande se développe et les troupes françaises du 10<sup>e</sup> corps d'armée perdent le contrôle des ponts d'Auvelais et Tamine durant l'après-midi, avant 17h. Le lendemain, les forces françaises des 3<sup>e</sup> et 10<sup>e</sup> corps (dont les 37<sup>e</sup> et 38<sup>e</sup> divisions d'infanterie coloniale) contre-attaquent sur Ham-sur-Sambre, mais leur effort est repoussé par les Allemands, qui de leur côté finissent par prendre Fosses. Malgré ce revers, les Français tiennent le gros du choc. Le 1<sup>er</sup> corps arrive sur la Meuse et constate que les ponts de Givet, d'Hastière et Dinant sont intacts. Tous les autres ont sauté à 4h du matin.

Au soir du 22 août, le 20<sup>e</sup> régiment d'infanterie avait enregistré 2 000 pertes et le 47<sup>e</sup>, 350. Ces chiffres ont augmenté terriblement durant les jours suivants, lorsque les soldats disparus au combat ont été inclus aux pertes (pour arriver à près d'un tiers des chiffres totaux de ces unités). Les Français envisageaient la guerre comme une continuité de celle de 1870 et n'imaginent pas que le feu moderne pouvait être si meurtrier. Néanmoins, ils combattent féroce­ment et résistent tant qu'ils peuvent face aux Allemands, qui n'imaginaient pas une telle résistance de leur part<sup>21</sup>. Au sud-ouest de cette zone de combat, la 3<sup>e</sup> armée allemande a la possibilité de frapper sur ses arrières la 5<sup>e</sup> armée française, et commence à former pour cette dernière un dangereux saillant, la laissant enfoncée comme « un coin » dans l'Entre-Sambre-et-Meuse, jusqu'à Namur. Le même jour, les 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> armées françaises sont engagées dans une catastrophique offensive mal coordonnée, qui échoue dans les Ardennes. Ce jour-là, les pertes françaises sont terribles. Elles sont estimées à 27 000 sur l'ensemble du front, réparti entre Charleroi, les Ardennes, la Gaume et la Lorraine.

Le 23 août, les Français attaquent sur Sart-Saint-Laurent et Saint-Gérard avec le 10<sup>e</sup> corps d'armée. Le 1<sup>er</sup> corps quitte ses positions sur la Meuse pour lui venir en appui. Les Français progressent. Du côté allemand, von Bülow, ne sait pas où est la BEF et arrête ses mouvements au sud de Charleroi, mais la 3<sup>e</sup> armée de von Hausen arrive sur la Meuse. Lanrezac réalise que sa 5<sup>e</sup> armée française est cernée sur son flanc gauche par la 2<sup>e</sup> armée allemande, et sur ses arrières par la 3<sup>e</sup> armée. Il renvoie le 1<sup>er</sup> corps d'armée en urgence dans la vallée de la Meuse. Conscient de sa situation précaire, il ordonne la retraite de tous ses corps d'armée dans la foulée. Ceux-ci se replient en bon ordre. Moltke met un certain temps pour se rendre compte que la cinquième armée s'est retirée. Les techniques de reconnaissance et de communication de l'époque ne permettent tout simplement pas de diriger efficacement de telles masses d'hommes sur le terrain<sup>22</sup>. Les généraux en chef se demandent où sont les ennemis et ne savent pas comment réaliser des manœuvres. Grâce à son repli, Lanrezac évite l'une des plus grandes victoires allemandes de l'histoire<sup>23</sup>.

---

<sup>21</sup> LE GALL, E., [https://encyclopedia.1914-1918-online.net/article/charleroi\\_battle\\_of](https://encyclopedia.1914-1918-online.net/article/charleroi_battle_of) (consulté le 10/01/2024).

<sup>22</sup> COLSON, B., *op. cit.*, p. 93.

<sup>23</sup> CITINO, R., *The German Way of War. From the Thirty Years' War to the Third Reich*, Lawrence, 2005, p. 208-217.

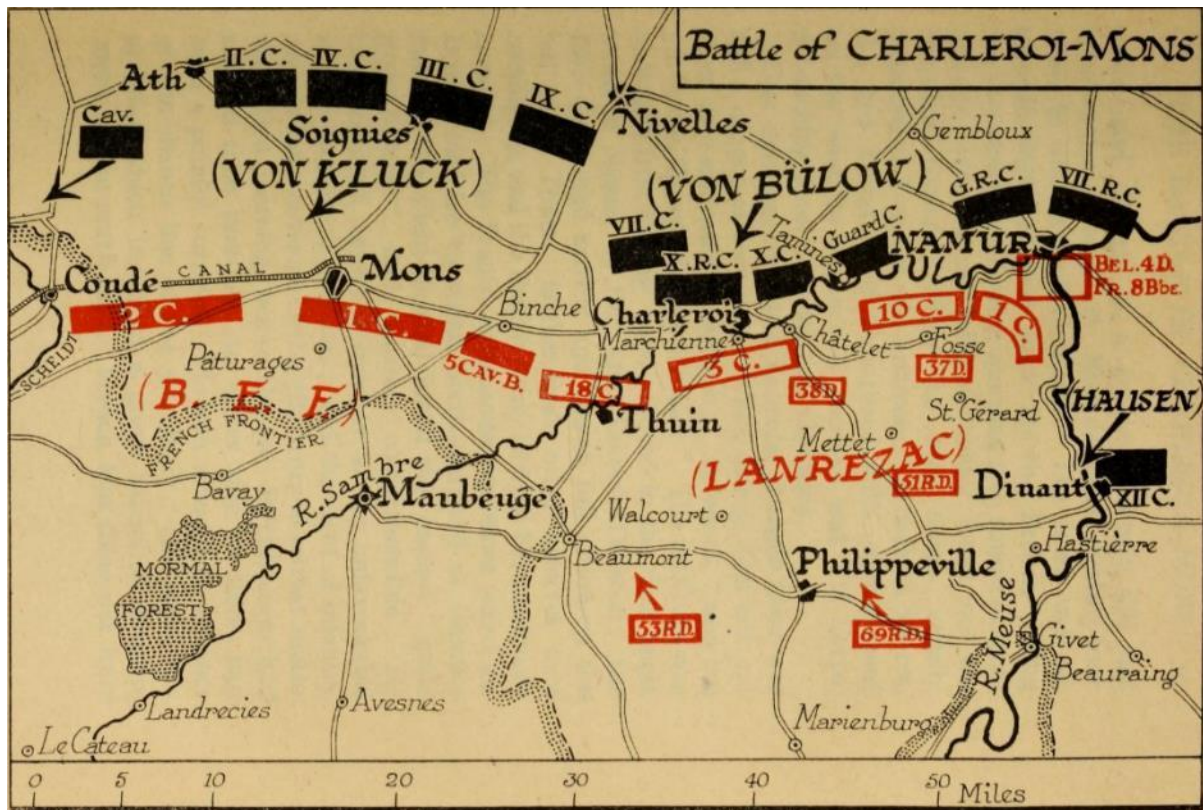


Figure 8. Carte d'ensemble des batailles de Charleroi et de Mons. © PERRIS, G. H., *The battle of the Marne*, Londres, 1920, p. 38.

### La bataille de Mons :

20 août, Bruxelles est prise par les Allemands, French donne l'ordre à ses troupes l'ordre de marcher vers le nord, en accord avec le plan XVII exécuté par Lanrezac. Les premiers soldats britanniques sont présents à Mons dès le lendemain. Le 22, l'armée française rencontre les troupes allemandes dans la région de Charleroi-Dinant. Prévenus par leur officier de liaison, les Britanniques décident de stopper leur avance en territoire belge et de se mettre en ordre de bataille en se retranchant là où c'est possible, c'est-à-dire sur le canal Mons-Condé. Pendant ce temps, les Allemands, qui craignent un débarquement à Ostende, font mouvement vers eux. Les Britanniques doivent également compter avec Lanrezac (French et Lanrezac ont du mal à s'entendre) qui demande à la BEF de mener une attaque sur la 2<sup>e</sup> armée de Bülow, pour alléger pression sur son armée en retraite. Les Britanniques refusent, car une telle attaque les exposerait au assauts de l'armée de Von Kluck. De plus, les soldats de la BEF sont fatigués. Sous le soleil du mois d'août, ils viennent d'exécuter une longue marche depuis les ports français avec des vêtements en laine et des nouvelles chaussures qui causent de nombreuses blessures aux pieds.



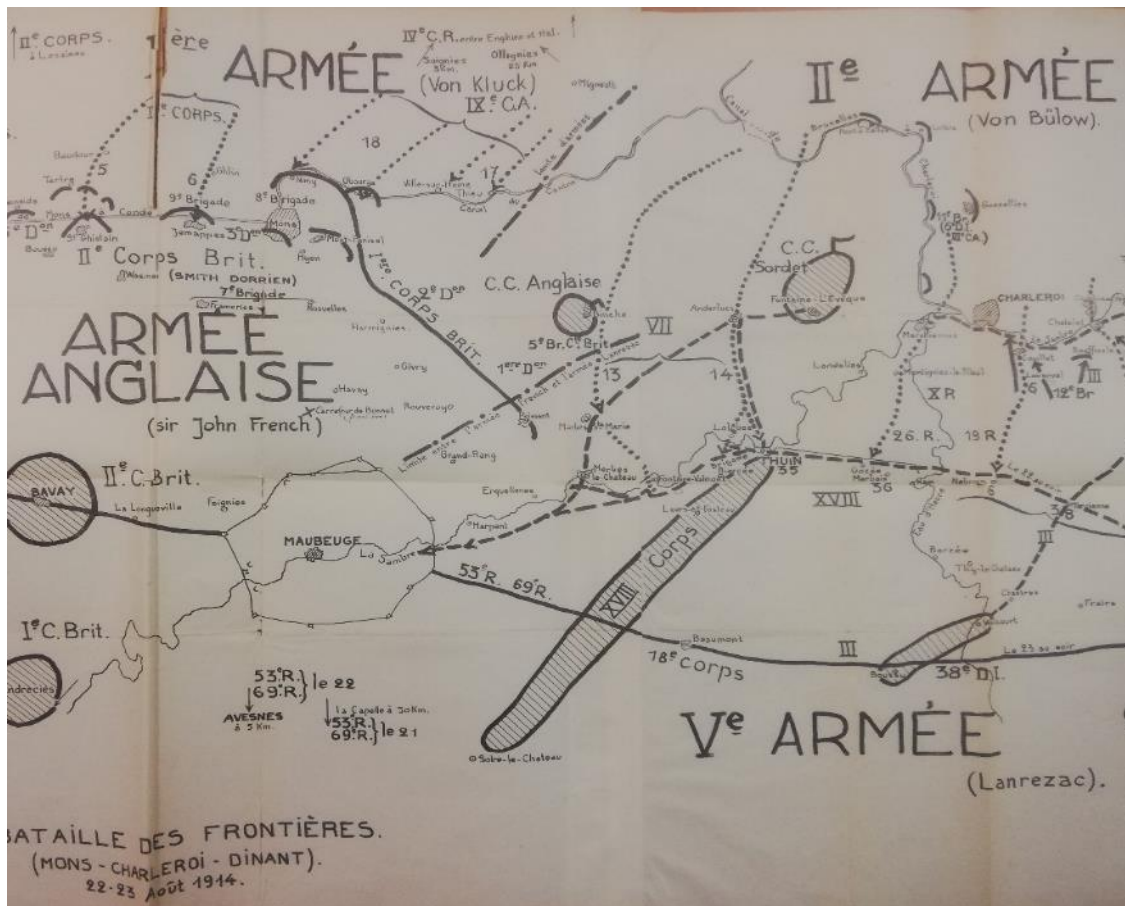


Figure 9. Carte de la Bataille des Frontières. © WHI, MRA, CDoc, Bruxelles, Les campagnes de l'Armée belge dans la Guerre 1914-1918, Atlas, AL14-V-1 LZ.

Retranchés derrière le canal Mons-Condé qui forme un saillant, les soldats Britanniques ont à peine le temps d'aménager des positions. Le premier corps est positionné le long de la route Mons-Beaumont, alors que le second est positionné derrière le canal Mons-Condé, qui forme un saillant au nord-est de Mons. C'est ce dernier qui recevra de plein fouet l'assaut allemand. La division de cavalerie, elle, tente de prendre contact avec les Allemands et d'évaluer leur nombre. Le 21 août, le soldat John Parr et un autre éclaireur cycliste sont envoyés en reconnaissance à Obourg, au nord-est de Mons. Ils y rencontrent une patrouille allemande. Parr est tué dans l'engagement. Il est le premier tué britannique du conflit. Néanmoins, des études récentes émettent l'hypothèse que Parr aurait été tué par un tir fratricide, ce qui est également probable.

Le 22 août, vers midi, un avion d'observation britannique est abattu, alors que vers 18h30, c'est un au tour d'un appareil allemand de subir le même sort. Le même jour, des combats de rencontre ont lieu entre cavaliers britanniques et allemands à Casteau et à Hautrage.

Le 23 août, vers 3h00 du matin, les derniers éléments de la BEF arrivent à Mons. Ils empruntent des pelles et des pioches aux civils afin de préparer leurs positions. Trois heures plus tard, des éléments de cavalerie allemands sont vus près d'Obourg et échangent des coups de feux avec les hommes du 4th *Middelsex*. Vers 6h30, d'autres cavaliers sont vus sur le flanc

gauche du II<sup>e</sup> corps, entre Obourg et Ville-Pommeroeul. À 7h00, les unités du train reçoivent l'ordre de se replier vers Genly. Cette décision est précieuse, car elle permettra d'éviter leur capture. Vers 8h00, des coups de feu sont échangés entre les allemands et les hommes du *4th Middelsex*. Vers 8h30, l'artillerie allemande bombarde les positions du *4th Royal Fusiliers*. À 9h00, 8 bataillons de la 18<sup>ème</sup> division allemande attaquent entre Nimy et Obourg. Les attaques, menées en ordre compact, échouent avec de lourdes pertes face au feu de 4 compagnies des *4th Middelsex* et *4th Royal Fusiliers*. À 9h45, une seconde attaque est menée par les 75, 76, 84, 85<sup>e</sup> et 86<sup>e</sup> régiments allemands, toujours entre Nimy et Obourg. Même si ils avancent en ordre dispersé, ils sont à nouveau repoussés. De 10h30 à midi, les Allemands tentent de s'infiltrer par petits groupes dans les positions britanniques de Nimy à Obourg. Vers midi, le *4th Middelsex*, menacé d'encerclement et subissant le tir direct de l'artillerie allemande, doit se replier d'Obourg. Lors de son repli, il croise le *2th Royal Irish* et mène des combats aux alentours d'Hyon, où il rencontre des éléments allemands infiltrés. Vers 14h00, les *Royal Fusiliers*, pris sous le feu de l'artillerie et des mitrailleuses se replient de Nimy et se dirigent vers Cibly et Nouvelles, au sud de Mons. À 15h30, ils se regroupent sur la grand-place de Mons. Sur le pont-rail de Nimy, le lieutenant Maurice Dease et le Private Godley gagnent la Victoria Cross en couvrant le repli de leurs camarades à l'aide d'une mitrailleuse. L'action du soldat allemand Oskar Niermeyer, qui traverse le canal à la nage à Nimy et tourne le pont, permet aux troupes allemandes de prendre pied de l'autre côté du canal. Niermeyer, sera le premier soldat à être décoré de la Croix de Fer pendant le conflit, à titre posthume. À 14h30, les 75<sup>e</sup> et 76<sup>e</sup> régiments allemands, qui tentent de prendre à revers le *4th Middelsex*, attaquent le « Bois là-Haut », situé sur leur flanc droit. Ils tombent sous le feu des *1/Gordons Highlanders* et des *2th Royals Scots* ainsi que sur les 6th, 23th et 49th batteries de la *40th Brigade de la Royal Field Artillery*. Vers 16h00, le *2th Royal Irish*, qui doit également se replier, se porte sur le Bois-là Haut pour éviter que les allemands ne prennent à revers les autres unités britanniques engagées dans la région. Vers 16-17h00, les Allemands, accompagnés de boucliers humains, entrent dans Mons et s'infiltrèrent sur les arrières des Britanniques. Une certaine confusion règne alors. Entre 19 et 20h, des assauts sont menés contre les Britanniques au Bois là-haut. A 20h, les combats cessent dans ce secteur. Vers minuit, les *Gordons* et *Royal Scots* se replient. Les *Irish* font de même vers 21h. Seul le *Sergeant Fitzpatrick* et ses hommes tiennent le carrefour de la Bascule jusqu'à 23h00 avant de se replier.

Ce sont les événements de cette nuit du 23 août qui vont inspirer le nouvelliste Arthur Machen, qui écrira dans *l'Evening News* du 29 septembre 1914, la nouvelle fantastique intitulée *The Bowman*. Celle-ci voit des archers ailés venir en aide aux soldats britanniques en retraite. Cette nouvelle, non démentie par les autorités militaires, donne lieu à la légende « des anges de Mons ». À l'ouest du saillant, le *2/Royal Scots Fusiliers* tient le secteur allant de Ghlin à Jemmapes. À 6h00, les premiers allemands sont aperçus. Vers 10h, ces derniers se déploient et passent à l'attaque avec l'IR 24., suivi des IR 64 et IR 20. Les Britanniques se battent à 200 contre 2.000. Là aussi, les allemands subissent de lourdes pertes en tentant de franchir le canal. Grâce à l'appui de leur artillerie, ils parviennent cependant peu à peu à prendre pied de l'autre côté vers 15h45. Auparavant, le caporal Charles Jarvis fait sauter le pont. Il reçoit la Victoria Cross pour cette action. Pendant ce temps, la cavalerie britannique, aidée par des cyclistes, couvre la brèche entre Britanniques et Français. À 3h00, les Britanniques sont sur leur seconde

ligne de défense, sur les hauteurs au sud de Mons. Les unités ont résisté au choc et ne se sont pas laissées prendre à revers. Le Ier corps a été légèrement attaqué et est resté sur ses positions, alors que le IIe corps de Smith-Dorrien a absorbé le choc de l'attaque allemande. Les fantassins britanniques ont prouvé leur valeur au feu face à des troupes allemandes qui, si elles ont subi de lourdes pertes, ont elles aussi prouvé leur professionnalisme et leur capacité à mener un combat interarmes, notamment en déployant des soutiens d'artillerie à bon escient. Côté britannique, la coordination entre artillerie-infanterie-cavalerie-génie ne fut pas toujours optimale.

Le 24, les combats se poursuivent au sud de Mons. French veut éviter l'encerclement de ses troupes. De leur côté, les Allemands veulent empêcher les Britanniques de retraiter et les envelopper par leur aile gauche. Dans la région de Genly-Quévy, quelques affrontements ont lieu entre allemands et troupes du Ier Corps. Ce dernier parvient à se dégager assez facilement. Et pour cause les Allemands, échaudés par leurs pertes de la veille, tentent de les envelopper par l'Ouest, en passant par Leuze et Péruwelz. Le IIe corps, quant à lui, combat dans la région de Dour, Wasmes, Frameries, Pâturages, Elouges et Audregnies. Des combats à la baïonnette ont lieu. En certaines occasions, les soldats britanniques chargent les Allemands. A Elouges, le *9th Lancer* charge. L'attaque enveloppante de Von Kluck est un échec, et les Allemands subissent à nouveau de lourdes pertes. Les Britanniques, s'ils infligent des pertes supérieures aux allemands, sont aussi durement éprouvés. Leurs pertes sont plus élevées que la veille, certaines unités s'étant défendues sur leurs positions sans effectuer de repli. Au soir du 24 août, la retraite commence. Le Ier corps via Feignies et Bavay, le second Saint Waast, Bermeries et la cavalerie via Saint Waast, Saultrain.

### **La Grande Retraite, 24 août-5 septembre 1914**

Le repli opéré par les forces franco-britanniques après les batailles de Mons et Charleroi se fait en bon ordre, malgré la pression exercée par les troupes allemandes (bataille de Guise), et les routes encombrées de réfugiés. Les Français parviennent à se rétablir sur la Marne et y fixent leurs positions. De là, ils pourront envisager une contre-attaque de grande ampleur, qui viendra à bout du plan allemand. Les Britanniques doivent également compter avec la forêt de Mormal. À plusieurs reprises, les troupes en retraite se retournent et font face. C'est le cas à Le Cateau, le 26 août, où les troupes de Smith-Dorrien bloquent pendant douze heures l'avancée de la I<sup>re</sup> armée allemande au prix de lourdes pertes (entre 7 et 8.000 hommes, plus 38 canons). Le 6 septembre, la bataille de la Marne commence. La BEF y prend également part.

### **L'heure du bilan**

Durant quatre jours de combat sur la ligne Mons/Charleroi/Dinant/Arlon, 2 923 000 soldats (117 000 Belges, 1 046 000 Français, 70 000 Britanniques et 1 690 000 Allemands) ont été impliqués sur un front long de 300 km. Dans l'absolu, le gros des forces belges, britanniques et françaises équivaut à celui de l'armée allemande. Le front continu est plus long que dans les guerres d'auparavant et le nombre de troupes nettement plus élevé (204 000 hommes participent à la bataille de Waterloo en 1815, 166 000 à la bataille de Gettysburg en 1863).

L'armée française est tactiquement vaincue par l'armée allemande. Pour éviter la panique de se propager, des ordres sévères furent donnés et plusieurs soldats furent exécutés sans avoir été jugés. Joffre garda son calme et celui-ci se communiqua : la retraite ne se transforma pas en déroute. Néanmoins, la plupart des commandants divisionnaire, de corps d'armée et même le commandant en chef de la 5<sup>ème</sup> armée, Lanzerac lui-même, sont limogés entre le 25 août et le 5 septembre. Ils paient le prix d'une retraite, qui cependant permet à l'armée française de se rétablir sur de meilleures positions. Son ordre sauve la 5<sup>e</sup> armée française et conserve des lignes de défenses proches de la frontière belge. Ils compensent leurs pertes en ramenant des troupes d'Afrique et des Alpes. Bien qu'elles soient des échecs pour les Français, les batailles d'Alsace et de Lorraine ont fixé des troupes allemandes qui n'ont pu aller renforcer l'aile droite du dispositif. Les batailles de Charleroi et de Mons ont permis à l'armée belge de se réfugier à Anvers.

**5<sup>ème</sup> armée française**  
**Charles Lanzerac**

**Louis Franchet d'Espèrey**  
 1<sup>er</sup> corps  
 Promu chef de la 5<sup>ème</sup> armée  
 Limogé le 3 septembre 1914 par Joffre et remplacé par Franchet d'Espèrey.

**Mardochée Valabrègue**  
 Limogé le 27 août 1914 par Lanzerac tu fais reculer les troupes

**Jacques de Mas-Latrie**  
 Le groupement est dissous le 30 septembre 1914

**Gilbert Defforges**  
 Limogé avec Sauret  
 Privé de commandement par Joffre le 4 septembre 1914

**Henri Sauret**  
 3<sup>ème</sup> corps

**4<sup>ème</sup> gr. Div. rés**

**18<sup>ème</sup> corps**

**10<sup>ème</sup> corps**

Figure 10. Purges des généraux français au soir de la bataille des frontières et à la veille de la bataille de la Marne.

Du côté allemand, le plan Schlieffen-Moltke était, en 1914, trop ambitieux et ne tenait ni compte du temps, ni de l'état d'épuisement des soldats, qui ne peuvent poursuivre les troupes françaises. Les 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> armées allemandes sont exsangues malgré leur victoire, leur sanglant parcours se poursuit encore quelques jours mais les tueries envers les civils s'estompent. Vainqueurs tactiques, les Allemands ne peuvent prétendre à une victoire stratégique, puisque la 5<sup>e</sup> armée française évite l'encerclement et se rétablit sur des positions défensives. Les commandants d'armée se jalourent et exagèrent les résultats obtenus. La cavalerie allemande n'a pas obtenu suffisamment de renseignements d'ordre stratégique, et les liaisons entre les armées allemandes n'a pas été suffisante pour l'ambition du plan.

Au soir des 23 et 24 août, la première bataille d'envergure entre Allemands et Britanniques se solde par une victoire défensive de ces derniers. Bien que malmenés par les

assauts, les « *old contetible* » parviennent à tenir des positions difficiles et à infliger de lourdes pertes aux allemands. Au total sur deux jours de combats, les Britanniques perdent environ 4.190 hommes, tués, blessés ou prisonniers. Les pertes allemandes sont plus lourdes, avec au moins 4.900 hommes perdus<sup>24</sup>. Néanmoins, maîtres du terrain, ces derniers enregistrent certainement moins de prisonniers que les Britanniques, ce qui laisse à penser le nombre de tués et de blessés est plus élevé. Cette hypothèse est d'autant plus probable que les pertes exactes de certains régiments allemands sont inconnues.

Au niveau tactique également, la victoire est Britannique. En effet, malgré la nécessité de défendre un front bien trop étendu, ils stoppent l'avancée des Allemands qui ne profitent guère de l'avantage du nombre et s'engagent au fur et à mesure de leur arrivée sur le champ de bataille plutôt que dans un assaut massif. Lorsque la pression devient trop forte, les unités britanniques parviennent à se dégager et à éviter d'être encerclées, le tout avec relativement peu de pertes, en grande partie grâce au manque de munitions de l'artillerie légère allemande<sup>25</sup>.

D'un point de vue stratégique, les Britanniques bénéficient paradoxalement de la retraite de Lanrezac à Charleroi. En effet, sans cette retraite, ils auraient continué leur avance et auraient heurté en pleine campagne les armées allemandes. L'issue de la bataille qui en rait découlé aurait été pour le moins incertaine. Les troupes de French bénéficient également des décisions discutables de von Kluck et de von Bülow, le premier obliquant sud-est, et le second retardant la traversée de la Sambre par ses troupes d'une journée. Ce précieux temps perdu permettra aux Britanniques de gagner du temps dans leur repli et d'organiser vaille que vaille une défense au Cateau, et échapper une fois de plus à l'anéantissement.

Ce bilan des affrontements des 23 et 24 août contraste avec celui enregistré par les troupes françaises deux jours plus tôt à Charleroi. Bien que les Britanniques aient bénéficié d'éléments conjoncturels, ces derniers ne peuvent tout expliquer. En effet, des éléments structurels expliquent aussi ces bilans radicalement différents.

## **Pourquoi une telle différence dans les affrontements ?**

### **Le profil des soldats**

Si l'équipement joue un rôle sur le terrain, celui-ci ne peut expliquer les différences entre les pertes enregistrées par les différents belligérants au cours de ces combats. Dans leur œuvre portant sur l'histoire militaire de la France, Hervé Drévilion et Olivier Wieviorka mettent à mal l'explication de la défaite française par le manque d'artillerie lourde et le port du pantalon rouge et évoquent plutôt des différences de commandements et d'entraînements<sup>26</sup>. De fait, nous pouvons constater des différences flagrantes à tous niveaux entre les différents protagonistes des batailles de Charleroi et Mons. Avec le recul, celles-ci peuvent en grand

---

<sup>24</sup> BOURDON Y., *Le premier choc. La bataille de Mons 23-24 août 1914*, Mere, De Krijger, 2014, p. 308-310.

<sup>25</sup> HUTCHISON, D., *op. cit.*, p. 137.

<sup>26</sup> COCHET F., « La Grande Guerre : quatre années d'une révolution militaire 1914-1918 », in DRÉVILLON H. et WIEVIORKA O., *Histoire militaire de la France, T. II. De 1870 à nos jours*, Paris, Perrin/Ministère des Armées, 2018, pp. 157-317.

partie expliquer les comportements des différentes armées présentes sur le champ de bataille entre le 21 et le 24 août 1914, ainsi que les pertes qu'elles enregistrent.

Tout d'abord, au niveau des commandements supérieurs, même si au final, c'est peut-être à ce niveau de commandement que les différences se font le moins sentir. Lanrezac et French côté franco-britannique et Bülow, Kluck et Hausen côté allemand rencontrent les mêmes problèmes. Le premier est qu'ils n'ont pas l'habitude de commander des masses d'hommes aussi importantes réparties sur des territoires géographiques aussi grands<sup>27</sup>. Le second est l'absence de systèmes de communications suffisamment performants que pour les informer en temps réel du déroulement des opérations. Lanrezac, French, Kluck et Bülow ignorent la position précise des unités sous leur commandement et ne seront souvent pas au courant des initiatives prises par leurs subordonnés. L'émission des ordres est aussi problématique. Généralement, quand ils arrivent, ces derniers ne sont plus en adéquation avec la situation. Côté franco-britannique la situation est aggravée par la mauvaise compréhension entre Lanrezac et French, l'un ne maîtrisant pas la langue de l'autre alors que leurs discussions ont lieu sans interprètes. La collaboration entre Français et Britanniques est aussi problématique en ce qui concerne les renseignements récoltés sur l'armée allemande. De facto, la gestion du champ de bataille échappe aux commandants d'armées qui ne peuvent que donner des consignes générales à leurs subordonnés. Cette décentralisation avec un haut commandement quasi aveugle est inhabituel. Moins d'un siècle plus tôt, les chefs d'armées pouvaient diriger celles-ci en temps réel sur des champs de bataille moins étendus, à l'instar de Wellington et Napoléon à Waterloo. Signe de cet état de fait, le 24 août 1914, French rapproche son QG de la ligne front en le transférant du Cateau à Bavay.

Cette « dépossession » du champ de bataille par le commandement supérieur a pour conséquence d'augmenter les responsabilités des généraux de division, et donc une certaine décentralisation du commandement. Plus proches du champ de bataille, ce sont en réalité les officiers dirigeant les divisions et non les armées qui mènent les combats à Charleroi et à Mons. A ce niveau, les différences entre les armées sont assez flagrantes et peuvent déjà expliquer les différences de comportements et de pertes. Côté français, certains généraux, en plus d'être relativement âgés (de 59 à 67 ans, alors que l'espérance de vie à l'époque est de 55 ans environ), n'ont pour principale expérience du feu que les grandes manœuvres d'automne qui se déroulent sans bruit, sans peur et sans stress. Selon les témoignages de Lanrezac, qui a eu une expérience du feu lors du conflit de 1870, et du jeune Lieutenant De Gaulle, plusieurs officiers généraux français commandant à Charleroi semblent pris de panique et donnent des ordres incohérents, comme les généraux Bloch et Verrier des 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> divisions. Leurs initiatives malheureuses sont aggravées par le manque de communication entre les différentes unités françaises et avec le quartier-général de Lanrezac. Les assauts coûteux du 22 août en sont un exemple. Alors que le Général Lanrezac, l'un des plus fins stratèges français et opposé au recours systématique et préconçu à l'offensive à outrance et donne des ordres défensifs, plusieurs de ses subordonnés prennent l'initiative de contre-attaquer, débouchant sur des

---

<sup>27</sup> GOYA M., *La chair et l'acier : L'armée française et l'invention de la guerre moderne (1914-1918)*, Paris, Tallandier, 2004, p. 119.



échecs sanglants. De plus, contrairement à leurs homologues allemands, les officiers français manquent cruellement d'expérience dans le domaine de la coordination interarmes, notamment l'artillerie, qui va ainsi être gênée dans son déploiement par les ordres et contre-ordres et ne pourra pas appuyer efficacement les attaques du 22 août. Le 23, en position défensive, cette coordination va s'améliorer au grand dam des Allemands à Cozée et Nalinnes. Avant-guerre Lanrezac avait eu des paroles prophétiques en écrivant : « Si chaque commandant de corps subordonné a le droit de bourrer, tête baissée, sur le premier adversaire à sa portée, le commandant en chef est impuissant à exercer la moindre action directrice » : c'est exactement ce qu'il se passe à Charleroi. Bien que mieux formés, force est de constater que les officiers généraux allemands commettent, tant à Mons qu'à Charleroi, des erreurs ayant pour conséquence des pertes importantes et des occasions manquées au niveau stratégique. Bien que plus rôdés au combat interarmes, leurs tactiques n'ont guère évolué depuis 1870 et, comme les Français, eux aussi ont tendance à attaquer par vagues en ordre rapproché. Ce sera notamment le cas lors de l'attaque des ponts du saillant de Mons. Là, ils commettent également l'erreur d'engager les unités au fur-et-à-mesure de leur arrivée sur le champ de bataille, au lieu de lancer un choc massif. Néanmoins, disposant d'un esprit d'initiative plus développé, ils ajustent les tactiques au fur et-à-mesure du combat et déploient ensuite leurs troupes en ordre dispersé. De plus, les officiers allemands démontrent leur capacité accrue à mener un combat interarmes, notamment via l'emploi de l'artillerie en tir tendu le long du canal de Mons-Condé. C'est moins le cas de leurs homologues français et britanniques. In fine, les officiers généraux qui auront le plus de réussite lors de ces journées d'août sont les Britanniques. De manière générale, ceux-ci font preuve d'un plus grand sang-froid que leurs homologues français. Il faut dire que Horace Smith-Dorrien, Douglas Haig et Admund Allenby (commandant de la division de cavalerie) sont tous des vétérans des guerres en Égypte, et surtout des campagnes en Afrique du Sud où ils ont affronté les Boers, dotés d'artillerie et d'armements modernes. Ils savent que le « feu tue », mais ne paniquent pas face à celui-ci et évitent de lancer leurs hommes dans des attaques impulsives. Au contraire, informés de l'approche des troupes allemandes, ils se retranchent derrière le seul obstacle réel de la région montoise : le canal Mons-Condé et adoptent une attitude résolument défensive, moins coûteuse en hommes.

Pour la troupe, il faut également constater la meilleure préparation, et surtout le meilleur encadrement britannique. En effet, contrairement à une croyance ancrée, une bonne partie des soldats britanniques engagés à Mons sont des réservistes (50%<sup>28</sup>). Néanmoins, ils sont bien tenus en mains par des officiers subalternes et sous-officiers expérimentés qui limitent les cas de panique et prennent des initiatives<sup>29</sup>. C'est par exemple le cas lors de la défense du carrefour de la bascule défendu par le Sergeant Fitzpatrick et ses hommes le 23 août. Dans une situation délicate, ce sous-officier organise d'initiative la défense de ce carrefour stratégique avec un groupe de quarante-cinq-hommes composé de cuisiniers, muletiers, etc. Le même cas de figure a lieu lors de la défense du pont-rail de Nimy, où le lieutenant Dease et le soldat Godley font preuve de sang-froid sous le feu ennemi. Les cas de panique sont rares. Seul un jeune soldat des *West Kents*, pris de panique fuit la ligne de front et se cache dans une ferme de la région de

---

<sup>28</sup> BOURDON, Y., *op. cit.*, p. 9.

<sup>29</sup> HUTCHISON, D., *op. cit.*, p. 141.

Saint-Ghislain. Il sera exécuté pour désertion le 8 septembre 1914<sup>30</sup>. Du côté français, les soldats font aussi preuve de courage, mais force est de constater que la première expérience du feu désoriente certaines unités qui lâchent pied. Ainsi, le 21 août, les troupes françaises défendant Auvelais et le nord de Tamines sont prises de paniques lors des premiers bombardements allemands et font retraite vers Arsimont. Le lendemain, elles tenteront de reprendre ces localités avec des pertes énormes. Malgré leur courage, les cadres, notamment les sous-officiers, ont plus un rôle de « serre-fils » que leurs homologues britanniques qui reprennent le contrôle de leurs hommes et prennent plus facilement des initiatives si le besoin s'en fait sentir. In fine, avant même les équipements, force est de constater que les différences de pertes sont essentiellement dues aux décisions et initiatives prises par les commandements divisionnaires.

### **Les civils dans la bataille : les « atrocités » allemandes en 1914**

Une particularité de ces journées d'août 1914 est la brutalité dont les soldats allemands ont fait preuve vis-à-vis des civils Belges et du Nord de la France. Deux professeurs du Trinity College de Dublin, John Horne et Alan Kramer, ont publié en 2001 une étude remarquable sur cette question<sup>31</sup>. Avant eux, deux ecclésiastiques, le chanoine Jean Schmitz et le dominicain Norbert Nieuwland avaient dès la fin de la guerre collecté chaque information ayant trait à ce douloureux sujet.

La conjonction de plusieurs facteurs transpose une idée dans le chef de la soldatesque germanique dans le réel et elle aboutit aux *atrocités allemandes* sur les civils : lorsqu'ils entrent dans Liège, les soldats allemands ont déjà des idées préconçues sur les *francs-tireurs*. Ils conservent en effet le souvenir de la guerre franco-prussienne de 1870, durant laquelle les troupes allemandes ont été victime de ce type de pratiques. Pour eux, la Garde-civique belge, qui est une garde bourgeoise de maintien de l'ordre « paramilitaire », joue en quelque sorte ce rôle. D'autant qu'ils sont surpris face à la résistance de l'armée belge, et sont soumis à une intense fatigue et au stress inhérent à la conduite des opérations. En outre, pour se soulager, les soldats sont souvent en état d'ivresse manifeste. Ils sont parfois victime de tirs fratricides et l'usage de balles « dum-dum » leur laisse penser qu'ils se font tirer dessus au fusil de chasse. Les officiers ferment les yeux ou participent aux exactions. Ils ont aussi une mauvaise interprétation des avis à l'attention de la population (un avis qui demande à la population belge de remettre ses armes à la commune sera perçu comme un avis subversif). Enfin, la topographie joue un rôle dans les atrocités : dans la Vallée de la Meuse le son des coups de feu se répercutent sur la roche (écho), et les soldats pensent qu'on leur tire dessus depuis les hauteurs de la vallée de la Meuse.

Le bilan des atrocités allemande est repris dans les tableaux ci-après :

---

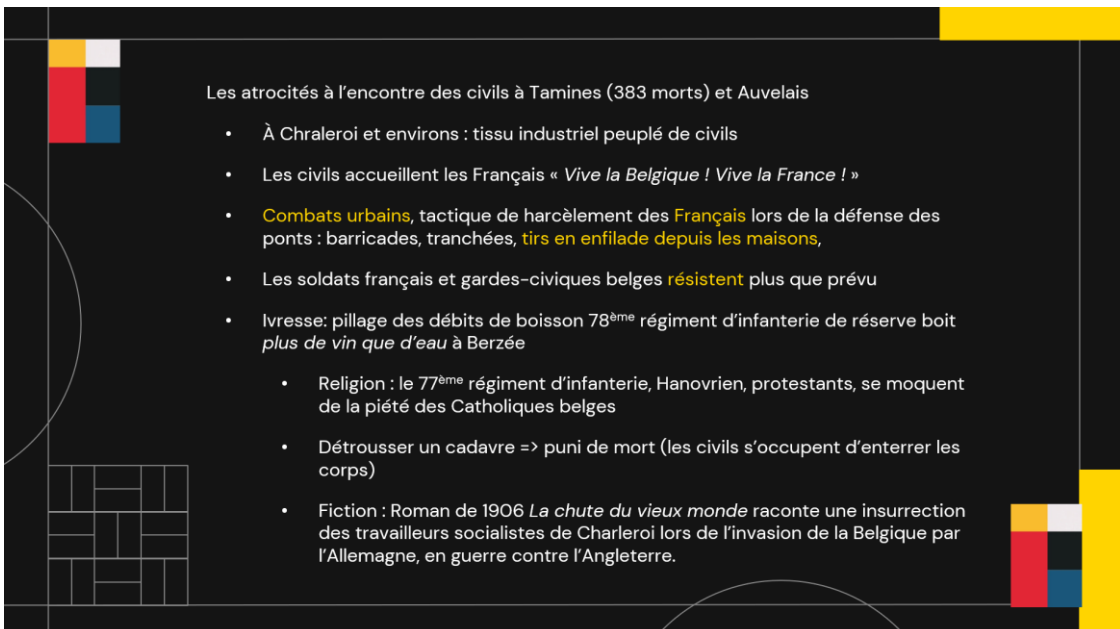
<sup>30</sup> BOURDON, Y., *op. cit.*, p. 157.

<sup>31</sup> HORNE, J. et KRAMER, A., 2001, *passim*.



Les atrocités à l'encontre des civils se déroulent durant un mois, du **5 août** (Berneau et Soumagne, 118 victimes civiles) au **6 septembre** (Recquignies, France, 13 victimes), sur toute la ligne de front en Belgique et dans le nord de la France. Les exactions sont majoritairement commises par la 3<sup>ème</sup> armée allemande (von Hausen, vétéran de 1870) et la 2<sup>ème</sup> armée allemande (von Büllow, lui aussi vétéran de 1870)

- le 19 août, Aerschot, 156 civils tués
- le 20 août, Andenne, 218 victimes
- le 21 août, **Auvelais**
- le 22 août, Tintigny, 120 victimes, **Tamines**, 383 victimes civiles, **Bouffiuoux**, **Farciennes**, et le pays de **Charleroi**, 250 morts
- le 23 août, Ethe, 218 victimes civiles, 674 victimes pendant le sac de Dinant, Spontin, 44 tués, **Jemappes**, **Nimy**, **Quaregnon**
- le 24 août, Bertrix, Offagne, Namur, Latour (71)
- le 25 août, Louvain, 248 tués, Romedenne
- le 26 août, Arlon, Frasnes-lez-Couvin (12)



Les atrocités à l'encontre des civils à Tamines (383 morts) et Auvelais

- À Charleroi et environs : tissu industriel peuplé de civils
- Les civils accueillent les Français « *Vive la Belgique ! Vive la France !* »
- **Combats urbains**, tactique de harcèlement des Français lors de la défense des ponts : barricades, tranchées, **tirs en enfilade depuis les maisons**,
- Les soldats français et gardes-civiques belges **résistent** plus que prévu
- Ivresse: pillage des débits de boisson 78<sup>ème</sup> régiment d'infanterie de réserve boit *plus de vin que d'eau* à Berzée
  - Religion : le 77<sup>ème</sup> régiment d'infanterie, Hanovrien, protestants, se moquent de la piété des Catholiques belges
  - Détrousser un cadavre => puni de mort (les civils s'occupent d'enterrer les corps)
  - Fiction : Roman de 1906 *La chute du vieux monde* raconte une insurrection des travailleurs socialistes de Charleroi lors de l'invasion de la Belgique par l'Allemagne, en guerre contre l'Angleterre.

La brutalité des troupes allemandes cesse avec la fin de la Bataille des Frontières et le début de la bataille de la Marne. Il n'empêche, les atrocités marquent profondément la région.

Sources et travaux :

- *Die völkerrechtswidrige Führung des belgischen Volkskriegs*, 1915, appelé le *Livre blanc* => réponse belge : *Livre gris*
- COMMISSION D'ENQUÊTE SUR LES VIOLATIONS DES RÈGLES DU DROIT DES GENS, DES LOIS ET DES COUTUMES DE LA GUERRE, *Rapports sur les attentats commis par les troupes allemandes pendant l'invasion et l'occupation de la Belgique*,
  - tome I : *Rapports et documents d'enquête*, vol. 1, Bruxelles-Liège, 1922.
- SCHMITZ, J. et NIEUWLAND, N., *Documents pour servir à l'invasion allemande dans les provinces de Namur et du Luxembourg*, Bruxelles-Paris, 1921.

## La mémoire des batailles : deux traitements différents

Après la guerre, les mémoires des batailles de Mons et Charleroi vont être singulièrement différentes. Si la première, moins glorieuse, a été largement oubliée en France, en Allemagne et en Belgique, il en va autrement de la seconde, largement commémorée par les Britanniques et les Belges qui voient en cette bataille une défense glorieuse des troupes britanniques face à un agresseur supérieur en nombre. De fait, si à l'exception des commémorations du centenaire de la Grande Guerre en 2014, le souvenir de la bataille de Charleroi perdure essentiellement via des commémorations locales, les commémorations montoises prennent généralement une dimension plus importante, voire internationale, comme en 2014 et 2018. La pérennité de ce souvenir est également assurée par le *Mons Memorial Museum*, qui, s'il ne se penche pas uniquement sur les combats de la bataille de Mons, consacre un large pan de son exposition à celle-ci. À Charleroi, seul le petit musée des Chasseurs à Pieds évoque quelque peu les combats d'août 1914.

Le différentiel se marque également au niveau des monuments. De nombreuses plaques et monuments ont été posés et érigés à Mons et dans sa région : à la Bascule, à l'entrée de l'hôtel de ville, sur l'église d'Hyon, etc. Le cimetière de Saint-Symphorien rassemble une partie des corps des soldats tués dans la bataille. Inauguré par les Allemands en 1917, il a la particularité de renfermer les tombes de 229 soldats du Commonwealth et de 284 soldats allemands (parmi lesquelles celle de Niermeyer). Les autres corps allemands, enterrés dans des fosses communes ou des tombes individuelles, sont transférés au cimetière de Mons, puis vers Langemarck. Dans la région, de nombreuses tombes britanniques sont rassemblées dans de petits cimetières, ou des cimetières communaux. 21 cimetières britanniques sont recensés dans la région. Comme pour les allemands, certains corps sont transférés à Langemarck (*Cement House*). Comme en atteste les nombreuses fleurs et les registres, ces cimetières et monuments sont encore régulièrement visités par des touristes ou des familles.

À Charleroi, certaines victimes sont enterrées au cimetière de Charleroi Nord et au cimetière militaire de la Belle Motte à Aiseau-Présles. Des monuments sont également érigés, à l'instar de celui érigé à la mémoire du sous-lieutenant Georges Cotelle à Roux, ou du monument aux Armées françaises, inauguré en 1997 à Charleroi. Néanmoins, la mémoire des faits semble nettement moins vivace qu'à Mons. Il faut dire que, contrairement à Charleroi, le souvenir de la bataille de Mons est bien plus vivace dans les pays belligérants. Contrairement à Charleroi, la Ville de Mons n'a pas hésité à investir massivement dans le tourisme mémoriel. Ainsi, le *Mons Memorial* est visité chaque année par de nombreux touristes britanniques. La bataille de Mons a également intégré le folklore local montois, un groupe intitulé « *les anges de Mons* », étant intégré à la procession depuis 2018.

## Bibliographie :

- ALEXANDRE, S., AMARA, M., et ANTIER-RENAUD, C., *La bataille de Charleroi, 100 ans après : actes de colloque*, Charleroi, 22 et 23 août 2014, Bruxelles, 2014.
- BALDIN, D. et SAINT-FUSCIEN, E., *Charleroi, 21-23 août 1914*, Paris, 2012.
- BOURDON, Y., *Le premier choc. La bataille de Mons 23-24 août 1914*, Mere, De Krijger, 2014.
- BUCHOLZ, A., *Moltke, Schlieffen, and Prussian War Planning*, Providence, 1991, p. 208-210.
- CITINO, R., *The German Way of War. From the Thirty Years' War to the Third Reich*, Lawrence, 2005, p. 208-217.
- COCHET F., « *La Grande Guerre : quatre années d'une révolution militaire 1914-1918* », in Drévilion H. et Wievorka O., *Histoire militaire de la France*, T. II. *De 1870 à nos jours*, Paris, Perrin/Ministère des Armées, 2018, pp. 157-317.
- COLLIGNON J.-M., *1914-1918 contexte et commentaire*, Namur, 1994, p. 15-40.
- COLSON, B., *Guerres et stratégie*, [syllabus] Facultés universitaires Notre-Dame de la Paix, Namur, année académique 2012-2013.
- COOKSEY J. et MURLAND J., *The Retreat from Mons 1914: South*, Barnsley, Pen & Sword, 2014.
- EDMONDS, J., *Military Operations France and Belgium 1914*. Vol. I, *Mons, the Retreat to the Seine, the Marne and the Aisne, August-October 1914*, Londres, 1922, p. 31-32.
- GOYA M., *La chair et l'acier : L'armée française et l'invention de la guerre moderne (1914-1918)*, Paris, Tallandier, 2004.
- GUDMUNDSSON B., *The British Expeditionary Force 1914-1915*, Oxford, Osprey Publishing, 2005.
- HART P., *Fire and Movement. The British Expeditionary Force and the Campaign of 1914*, Oxford, Oxford University Press, 2014.
- HERWEG H., "War in the West, 1914-1916", in Horne J. (ed.), *A Companion to World War I*, Oxford, Wiley-Blackwell, 2012.
- HOLMES R., *Riding the Retreat. Mons to the Marne 1914 revisited*, Londres, Pimlico, 1995.
- HUTCHISON D., *Mons, An Artillery Battle*, Warwick, Helion & Compagny, 2018.
- JOURET A., 1914-1918. *Autour des batailles de Mons*, Brimscombe, The History Press, 2012.
- KEEGAN, J., *La Première Guerre mondiale*, Paris, 2015, p. 67-93.
- LAGRANGE, F., *Le culte de l'offensive : logique et paradoxes des penseurs militaires français d'avant 1914*, dans *1904-1914, de la guerre pensée à la guerre sur le terrain. Techniques, tactiques, pratiques*, Paris, *Cahiers d'études et de recherches du Musée de l'armée*, n° 5, 2004, p. 117.
- LE GALL, E., *Battle of Charleroi*, dans *1914-1918 On line, International encyclopedia of the First World War*, [https://encyclopedia.1914-1918-online.net/article/charleroi\\_battle\\_of](https://encyclopedia.1914-1918-online.net/article/charleroi_battle_of) (consulté le 10/01/2024).
- LOMAS D., *Mons 1914. The BEF's Tactical Triumph*, Oxford, Osprey Publishing, 2012.
- LOTHAIRE R., *L'artillerie légère de campagne belge de 1900 à 1940*. Tome 1, Verviers, Éditions du Patrimoine militaire asbl, 2011.

- MAURY, J.-P., *Traité de Londres, 1831. Traité pour la séparation définitive de la Belgique d'avec la Hollande*, s. l., 2008.
- MOMBAUER, A., *Helmuth von Moltke and the Origins of the First World War*, Cambridge, 2001.
- SENIOR, I., *Invasion 1914. The Schlieffen Plan to the Battle of the Marne*, Oxford, 2014.
- TERRAINE J., *La bataille de Mons 20/23 août 1914*, Paris, Les Presses de la Cité, 1962.
- VAN HARTESVELDT R., *The Battles of the British Expeditionary Force 1914-1915*, Westport, Praeger, 2005.
- WANTY E., *Le milieu militaire belge de 1914 à nos jours*, tome 1, Bruxelles, Musée Royal de l'Armée et d'histoire militaire, 1989.
- WESSELING H., *Le partage de l'Afrique : 1880-1914*, Paris, Denoël, coll. « Folio. / Histoire » (n° 107), 2002.
- ZUBER, T., *The Battle of the Frontiers, Ardennes 1914*, Stroud, 2007.

## Sources :

- BRUXELLES, *Annales parlementaires de la Chambre des Représentants, Session extraordinaire de 1914, Séance royale du mardi 4 août 1914, Discours du Roi Albert I<sup>er</sup> devant les Chambres réunies le 4 août 1914*, [https://www.dekamer.be/kvvcr/pdf\\_sections/pri/1418/08-ANNALES-4.VIII.1914.pdf](https://www.dekamer.be/kvvcr/pdf_sections/pri/1418/08-ANNALES-4.VIII.1914.pdf) (consulté le 04/08/2023).
- *Die völkerrechtswidrige Führung des belgischen Volkskriegs*, 1915, appelé le *Livre blanc* => réponse belge : *Livre gris*
- COMMISSION D'ENQUÊTE SUR LES VIOLATIONS DES RÈGLES DU DROIT DES GENS, DES LOIS ET DES COUTUMES DE LA GUERRE, *Rapports sur les attentats commis par les troupes allemandes pendant l'invasion et l'occupation de la Belgique*,
  - tome I : *Rapports et documents d'enquête*, vol. 1, Bruxelles-Liège, 1922.
- SCHMITZ, J. et NIEUWLAND, N., *Documents pour servir à l'invasion allemande dans les provinces de Namur et du Luxembourg*, Bruxelles-Paris, 1921.
- WEISS, A., *La violation de la neutralité belge et luxembourgeoise par l'Allemagne*, dans *Études et documents sur la Guerre*, Paris, 1915, p. 1-30.
- WELSCHINGER, H., *La Neutralité belge*, dans *Revue des Deux Mondes*, s. l., 1914.

Les tableaux présentés dans cet articles proviennent de l'analyse comparative des batailles de Charleroi et Mons par les auteurs, dans le cadre du **SEMINARIO INTERNACIONAL | Día 2: ¿Vencedores o Vencidos? Análisis Primera Guerra Mundial**, diffusé par l'INISEG les 7, 8, 9 et 10 novembre 2023.